où se trouvaient les contemporains de Paul — et il va sans dire que plusieurs éons peuvent s'entrecroiser : l'ère chrétienne fend comme une étrave le « monde sans Dieu » d'Éph., 2 : 12 ; tout autour, l'onde se referme — et l'esprit qui meut cette masse, qui lui imprime son orientation fondamentale, qui l'anime comme une âme, qui le régit, le κοσμοκράτορ, comme dit l'Apôtre. Nous vivions donc en imitateurs de cet « éon », qui n'est pas seulement un « esprit » impersonnel et collectif, comme « l'esprit du temps » et le « génie de la nation » (toutefois, le sont-ils ? Cf. Newman pp. 201-202), mais « l'archonte », celui qui a inauguré « la puissance de l'air ». Pourquoi de l'*air* ? Parce que l'atmosphère semblait, aux Anciens, servir de domaine aux esprits, de lice à leurs invisibles entreprises ; parce qu'ils associaient les idées de souffle et d'âme ; parce que, dans les milieux initiatiques du monde hellénistique, l'air apparaissait comme le grand agent de force magique (voir les exercices respiratoires du Yoga, des Néoplatoniciens férus de théurgie, des hésychastes même, au sein de l'Église byzantine) ; parce que l'air était considéré comme pouvant se charger de puissance magique (notion qu'on retrouve dans le taoïsme ; cf. le *Traité des Influences errantes*, traduit de l'indochinois par « Matgioï » = A. de Pouvourville) ; enfin, peut-être, parce que, dans les doctrines mystériques concernant les « quatre éléments », si la « terre » symbolisait la matière grossière des phénomènes quotidiennement observés ; l' « eau », l'extrême mobilité, force et inconstance du domaine « astral » (celui des forces élémentaires, des passions) ; le « feu », celui du « mental supérieur », illuminé par le contact divin... l' « air », lui, représentait le « mental inférieur », la bête à raisonner, l'esprit découronné de tout surnaturel, ou plutôt l'esprit se cognant à lui-même comme à son plafond. Qui dira l'origine de l'expression ἐξουσία τοῦ ἀέρος ? Nous avons ici tenté d'en suggérer quelques-unes ; espérons que, si quelqu'un les trouve absurdes, il en découvrira de meilleures.

Or, le prince, l' « archonte », qui commande à la « puissance de l'air » — on pressent l'invisible grouillement de cette *Légion* — est le même qui, parodiant l'envoi du Paraclet, émet cet *esprit*, à l'œuvre en les « fils de rébellion » (cf. Éph., 5 : 6 ; Col., 3 : 6), et que Jésus avait déjà rencontré sur sa route : qu'on se rappelle le Gérasénien possédé de nombreux démons, auxquels le Christ S'adresse comme à un seul et unique « esprit impur » : — Quel est *ton* nom ? — *Je m*'appelle Légion — « car beaucoup de démons étaient entrés en lui » (Luc, 8 : 29-30). C'est lui qui s'empare de quiconque « n'obéit pas à l'Évangile » et reste « à l'état de mort dans ses transgressions et péchés » (Rom., 10 : 16 ; Éph., 2 : 1). Décidément, la parodie, l'imitation simiesque, grinçante et caricaturale du *vrai* Royaume est complète.

Invitant, au cours de la même Épître, ses fidèles d'Éphèse à « résister aux embûches du Diable » — lequel prend jusqu'aux apparences d'un « Ange de la Lumière » (dans 2 Thessaloniciens, il semble bien que le texte grec signale une véritable pseudo-Parousie d'un simili-Christ « énergisé » par Satan) — saint Paul leur rappelle qu'ils n'ont pas à lutter contre « chair-et-sang », expression classique, chez les Juifs, pour désigner l'homme se dressant comme un petit coq, face à Dieu (Eccli., 14 : 18 ; 17 : 31 ; Matt., 16 : 18 ; 1 Cor., 15 : 30 ; Gal., 1 : 16), mais contre des « principes » (relatifs) d'être (par eux transmis à leur « éon ») ; des « essences diffusées » ou « sources d'être » pour des mondes récapitulés par elles, assumés en elles, ayant en elles leurs têtes respectives ; les régents cosmiques de cet éon